

LE LIBERTAIRE

Hebdomadaire illustré

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN	6 francs
SIX MOIS	3 —
TROIS MOIS	1 fr. 50

Adresser tout ce qui concerne le Journal à « l'Administrateur. »

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

17, Rue du Faubourg Montmartre, 17. PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN	8 francs
SIX MOIS	4 —
TROIS MOIS	2 —

Adresser tout ce qui concerne le Journal à « l'Administrateur. »

UN ATTENTAT

La gangrène a pris de telles proportions sur le corps social civilisé, que la curiosité la plus active est impuissante pour en découvrir toutes les purlenches quotidiennes ou en constater toutes les érosions nouvelles.

A la date du 11 octobre éclate, en première page du *Petit Bleu* de Paris, un furoncle perdu parmi tant de hideux chroniques.

Faute de pouvoir en examiner davantage à la fois, il n'est pas sans intérêt de surmonter quelques moments de dégoût, et de voir couler sur place — car décrire cela est impossible — le sang et le pus nationaux qui s'échappent de ce nouveau bourbillon.

Deux initiales, G. L., signent ce qui suit :

Une nouvelle fantaisie

D'après une information publiée hier par la *Patrie*, le gouvernement aurait décidé d'arrêter net toutes les opérations militaires en cours aux colonies, avec défense expresse de tirer désormais un seul coup de fusil, et de ne plus employer que la persuasion, quitte à renoncer à toute entreprise coloniale.

Cette « grave nouvelle » demandait pour le moins confirmation. Nous sommes allés tous renseignements aux ministères de la guerre et de la marine. Rue Saint-Dominique, on s'est montré très amusé par ce « racontar » de notre confrère ; tout en nous faisant observer que le ministre de la guerre est chef, attendu que les officiers employés dans les colonies ne relèvent que de la marine et des colonies.

De là, nous nous sommes rendus rue Royale, à la marine.

Là aussi, la « grave nouvelle » a fait sourire.

— Il faut cependant démentir, nous a-t-on dit, bien qu'il soit absolument ridicule de prêter de pareilles intentions au gouvernement.

C'est une plaisanterie, un gros canard, dénué de toute vraisemblance.

Le devoir à la fois d'un bon informateur et d'un bon Français était de rassurer l'honneur national, en tordant le cou à cet affreux volatile que la *Patrie* sans nul doute a dû trouver perdu dans quelque volaillerie anarcho-cosmopolite.

Non, mais voyez-vous ça ! Coloniser par persuasion ! Voyez-vous les Archimède, les Marchand, les Voulet, Mercier, Chanoine, rengainant leurs héroïques surins ; les Brière de l'Isle, les Dods, les Gallieni faisant remettre les fusils de leurs bandes au ratelier ! Voyez-vous toute cette glorieuse clique, si subitement aliénée qu'elle imaginerait que tendre la main à des nègres serait mieux de nature à les séduire que de leur troncher la peau !

Quel est donc l'abominable fou qui se permet de faire exploser en pleine métropole d'aussi monstrueuses nouvelles ! Et comment n'a-t-on déjà pas flanqué sous les verrous l'auteur de ce nouvel attentat anarchiste ?

Car, le fait n'est pas viable : si ce misérable n'est pas créateur payé par des juifs pour le succès d'un coup de bourse, à la faveur du désarroi que devait jeter pareille information, il s'agit indiscutablement d'un de ces détraqués sinistres qui rêvent d'abolition de frontières, de solidarité internationale, de propagation coloniale pacifique, et des mille autres belleveuses par quoi l'anarchie menace nos malheureux pays.

Et remarquons surtout que le criminel instrument de cette panique n'a pas craint d'aggraver son mensonge d'une parodie toute spéciale.



... si les moutons devenaient enragés.

C'est le gouvernement lui-même qui fut accusé d'avoir pris contre notre puissance coloniale la mesure grossièrement fantaisique, si patriotiquement dénoncée par la *Patrie* et le *Petit Bleu*.

Messieurs de Galliffet et de Lanessan, de qui relèvent actuellement les troupes de marine et les corps expéditionnaires, auraient eux-mêmes participé à cette résolution de haute trahison !

C'est-à-dire que M. de Lanessan était ainsi publiquement accusé d'avoir tenté lui-même d'entraver désormais l'œuvre si vraiment nationale des pillages coloniaux !

M. de Galliffet était du même coup dénoncé comme complice d'avoir ordonné la suspension de l'assassinat si grandement héroïque des gens sans-délense !

Il est fort heureux pour le *Journal du Peuple* et le *Libertaire* que l'andacieuX lumiste, lanceur d'anssi injurieuses plaisanteries, n'ait pas eu l'idée de placer son engin subversif au beau milieu de nos colonnes ! Ou plutôt c'est bien fichu ; car à l'heure actuelle nous tiendrions tous compagnie à notre ami Degrelle, en attendant avec lui un sort plus digne de notre solidarité mal-faisante.

On ne peut, au surplus, manquer d'observer de quels raffinements cyniques, l'auteur de la « nouvelle fantaisie » a entouré son acte.

Non seulement il a choisi comme cible les deux membres du gouvernement qui représentent le plus dignement nos traditions de pillage et d'assassinat, mais il a choisi pour lancer

sa calomnie devant l'étranger, l'heure glorieuse où les Marchand, les Voulet, les Chanoine, les Mercier, viennent de s'inscrire héroïquement au livre d'or de notre expansion coloniale !

Il a même choisi — l'atroce gredin ! — le moment où l'Angleterre s'apprête à massacrer des gens cent fois moins forts qu'elle, pour nous humilier devant elle et devant l'Europe, en laissant entendre que notre lâcheté nationale était encore inférieure à la lâcheté britannique !

Oh ! Cuppée ! Oh ! Lasies ! Oh ! Millevoys ! Oh ! monsieur G. L., patriote informateur du *Petit Bleu*, vengez vite et vengez bien cet affront d'un cosmopolitisme abject, d'un anarchisme criminel, aux plus pures gloires de la France.

Tordez impitoyablement le cou aux « canards » de ces gens-là, puisqu'on ne peut le leur torde encore à eux-mêmes.

Défendez le corbeau noir des Lanessan et l'aigle rouge des Galliffet ! Afin que s'abatte encore sur les faibles et dévalise longtemps leurs charognes pantelantes, ces deux nobles oiseaux, orgueil de notre colonisation civilisatrice !

J. FERRIÈRE.

LA FILLE

A l'ombre bleue des meules d'orge, sur les pailles chues du falo en éparses couche d'or, ils reposent la méridienne, las du travail des faucilles.

Par l'étendue, l'éclat de la lumière ruisselle, vibre ardemment, et, de la plaine brûlante, s'élève un vapeur qui roule des ondes subtiles, capiteuses comme un parfum d'amour. Toutes les couleurs, celle jaune des étoules, celle rouge des labours, celle verte des pacages, toutes décroissent et tendent à la candeur voluptueuse du blanc radieux ; et, les trilles des nids, les innombrables bruits aigus ou de bourdonnant rumeur se fondent dans une éternelle et haute note d'extase qui clame la joie d'être et de produire.

très lente pour s'évanouir à l'horizon, limitées à peine par une longue ligne aux courbes douces que rompent les masses sombres et luisantes des garennes. Et se dressent parmi d'étroites bandes de vignes émeraude barriolant les côtes, des arbres issus du hasard des semences : les pruniers aux touffes de dentelle grêle, les tiges capricieuses des pêchers, les noyers compacts, les cerisiers et les ormeaux, poussée de sèves jaillie de l'humus fécond à la gloire des fruits. Vers la droite, dans la traîne qui sinne en marge de la route, émerge du fouillis des herbes, le regard mauve de quelques corolles. Puis, tassée sur ses roues basses, la batteuse, muette, noire.

Devant eux, lointaine, entre des branches, la petite ville s'égrène : des toits d'ardoises, d'éclincelants pigmons crépis à la chaux, la tourelle d'un colombier, et par l'étendue dans l'éclat de la lumière qui ruisselle comme un silence de pierres mortes.

Les pailles d'orge s'embranchent d'une intense vue confuse, l'ombre de grâce s'épanche sur leur repos, et les artères pulsant à larges ondes de paix, ils sont beaux, à cause de la ferveur des pailles, et de l'ombre, et des récoltes et de leur harmonie avec ce jour de moissons.

Une fumée légère au-dessus d'un faubourg, et leur pensée s'attache à l'âtre méloère, et ils méditent amèrement sur les petites choses de la petite ville.

Et il dit :

— A cette heure, dans les pièces dont les carreaux lavés luisent ainsi qu'une nappe d'eau fraîche, les commères du voisinage, réunies afin de coudre, jasant et se réjouissant, certes, de ton amie, la jeune fille sage qui devint enceinte ! —

— Sarent-elles, les femmes qui railent et ment, le prix de leur vertu, à elles ? Oh ! les épouses irréprochables, brandissant ce contrat ou cet acte de mariage n'avouant pas les intrigues, les intérêts, qui les livrent à l'époux, avec les hanches, les adoules couverts sous leur brevet d'honneur. Les âmes empièrées, les coeurs dans la nuit qui jaissent et déchiquent celle qui osa céder à l'universel amour ! —

— Elle fut d'une audace imprévue et méritoire, ton amie, car jamais aucune plus qu'elle n'eut des gardes et des leçons ! Quelle revanche du sang irritant vers son but au travers des manitouses prérogatives de la famille, des pré-

captes de l'éducation, des règles, des convenances ?

La mère pieuse, l'entour d'ignorance, des l'aveil de ses obscurs desirs d'enfant. Elle la cloitra dans une aube d'in nocence illusoire, et pour satisfaire le besoin de ses sens en appel, lui crea des images séduisantes et terribles, à craindre ou à aimer. Une stricte surveillance l'isola des révélations de la rue, et elle grandit, très pure aimant Dieu et craignant le démon.

Cependant la chair inquiète, elle travaillait à savoir, doulourement.

On la mit aux Ursulines.

Des compagnes, plus âgées, lui confèrent ce qu'elles avaient appris, et par leurs paroles d'éclaircie, elle se figura l'homme comme une aventure effrayante et savoureuse dont l'espoir la faisait palir. Mais le confesseur et les directrices affirmaient que les pires tourments de l'enfer châtaient l'œuvre de chair que le prêtre n'a pas bête. Ils enseignaient aussi que le monde rejette avec dégoût la jeune fille qui a perdu l'honneur; et ils agitaient violemment la honte du scandale, l'horreur du péché public.

Sortie du couvent, à la première attaque du mâle, toutes ces défenses emportées sous l'afflux du sang irruant en révolte vers son but, ouverte et défaillante, elle se livre — et son ventre gonfle.

— Les pistils baillent à la pluie douce du pollen, et la taure en mal d'être à venir meugle au taureau; les ovaires qui lent les semences; la Vie énorme et invisible engendre, libre, la Vie — et toute force suit son destin — hormis la nôtre.

Maintenant, la machine noire trépide, les rubans filent, la batusse broie les épis et les rontfle. Dans un tumulte de poussières, les affurés se démentent, ombres févreuses qu'onrte parfois un nimbe roux. Quatre, autour de la plate-forme, hâtent les gerbes vers les égrainoirs; celui-ci, debout à l'arrière, reçoit des fourches, les précipite sur l'aire, les éparpille, et les deux appâteurs qui sont face à face, de leurs mains rapides, sautillantes, attirent pour l'avaloir la coulée des brins qui fondent dans l'ouverture vorace. Avec un geste d'envol, l'autre lance les liens; hors du trouble, ils surgissent comme des couronnes, brillent et descendent s'éteignent. Les secoueurs vomissent les pailles brisées, vides. Elles glissent par saccades, s'amorcellent au buloir; les botteleurs, à brassées les saisissent, et, l'échine ployée, les bras raidis dans l'effort, le genou droit ainsi que des vainqueurs. Un manoeuvre, accroupi sous la batusse, peine à la débarrasser des balles, des charbons, des pailles, jurant et grimaçant. Vif, le jet blond jaillit du couloir; les grains tracent une parabole d'averse qui s'écrase, crépitante.

Le mécanicien se lève, il ouvre une soupape, la vapeur heurte le timbre, ulule à souffles d'aban par l'étendue, et les sifflets stridents semblent la plainte éperdue, des attitudes tourmentées, des poussières, de ce labour de géhenne, sous l'éclat de la lumière qui ruisselle.

Il pense et il dit :

— Oh ! progrès, les chemins de fer sillonnent la terre, on converse de Paris, à Londres, les machines tissent les toiles et pétrissent les métaux, il y a le télégraphe, l'éclairage électrique, le pain de sucre, nous savons l'analyse de l'air et de l'eau, et toujours d'opagues ténébreuses hantent les cerveaux humains. Progrès, progrès qui importe que tu supprimes les distances, qu'importe les prodiges de chimie, qu'importe les rones, les bielles, les cornues, si les villes, et les bourgades et les hameaux, stagnent dans l'atmosphère lourde et puante des erreurs.

Longuement, il baise ses cheveux qui sentent les épis mûrs, et la voix brève de colère, il évoque :

— Celle qui est éeinte, dans la maison de deuil aux volets clos, s'affaire du travail de son ventre. Un furieux vent rage l'empoigne et la roule bête d'angoisse devant les jours futurs. L'épouvante la secoue, suspendue au bord d'un gouffre d'inconnues inquiétudes. Aucune énergie ne la reconforte, car les menaces d'autrefois s'accomplissent, et elle tremble sans confiance parmi des ténèbres de cauchemar. Les lèvres sèches, elle écoute les reproches de la petite ville qui frappent à sa vitre en bande ironique; le monde se venge de ses aines pesantes. Dans la sourde clameur qui lui bourdonne immensément aux tempes, comme des glas d'alarme les dédains et les rires et les mépris sonnent à toutes notes tristes. Les sympathies se sont écartées de la faute, et les gens d'ici jouissent de la chute de sa chair, et l'injurient. Ils s'amuseant du scandale, et ils crient : « Honte au scandale ! » Le silence accable des siens !

reproche le déshonneur dont elle les éblouisse. Ils marchent par les chambres ainsi qu'à la veille d'un mort, et ils la contemplent avec de profonds regards de pitié songeuse. Les prêtres qui l'ont élevée renient la pecheresse, secs et brusques. Ils ne doivent plus connaître celle qui a transgressé leur morale : elle est exclue par le rigorisme criard des hommes chastes. La porte du couvent se ferme à l'impure; et ses compagnes, avec un sourire ambigu, de curiosité et d'envie, l'évitent comme une maladie contagieuse. Elle est prisonnière dans la maison de deuil, car les ruses lui sont interdites. Quand elle passera, les boutiquiers sortiront pour épier sa grossesse, et les comédiens qui reviennent du marché lui riront rudement à la figure. Ses amis de la veille s'éloigneront de son chemin; et les fils de famille qui égoûtent leur sperme au 6, et exigent des vierges pour leur lit de mariage, la suivront et la saliront d'ordures plaisantines.

Les glas d'alarme accélèrent leurs notes tristes, et elle roule dans un furieux vertige au fond d'un gouffre d'inconnues inquiétudes, inerte. Puis comme une petite fille candide qui tacha sa robe neuve un jour de fête, pleure, à deux cris plaintifs elle exhale sa peine. Prostrée dans la chambre où agonissent ses rêves, elle crie d'horreur, le front sur le tapis, et les mains jointes, suppliante, pour sa défense désespérée elle invoque des puissances mystérieuses.

— Les hypocrites ! — Mais pourquoi briser leurs apparences ? Que ne s'est-elle mariée selon les rites de la Mairie et de l'Eglise, elle aurait pu tromper son époux très honnêtement ! Enfin, les comédiens se divertissent en l'absence du père, les bourgeois se parent de officiers de la garnison, les nobles pourchassent les chanteuses ou les va-chères, et tous et toutes se congratulent, se saluent et s'esiment ! Corrects ils jouent leur comédie, pourquoi donc ce fait brutal, outrageant les précieuses répliques de mensonge.

— Frissonnante, elle pense à l'exil nécessaire. Les clients ont déserté la boutique paternelle; la gêne est là, bientôt la misère, il faut partir. Oh ! les lamentables et cuisants préparatifs. La mise en vente des mobiliers, des linges, des bagatelles si tendres souvenirs d'heures de jadis. Et le sera l'aigre voix des enchères, et la bonne contenance qu'on doit avoir lorsque chaque acheteur emporte une parcelle de votre vie. Puis, le soir, quand les places sont désertes, le départ qui est une fuite.

Ces compartiments de troisième ont mangent et boivent des gens qui se étourdissent ! Ah ! l'odeur de l'ail, des assiettes, et ces visages aux plis soucieux, et ces chansons de gorges étranglées ! Le convoi à toute vitesse charrie des hontes, des désastres vers les ténèbres du grand Paris. Les plaines et les maisons disparaissent baignées de lune, les sites envoient : des eaux mortes, trous d'ombre, des arbres grimaçants, et l'obsession des fils télégraphiques, interminables, qui se baissent et se haussent. Pi quant la lassitude inquiète, des noms d'endroits, des appels, des gares, et le heurt grinçant, l'antarmarrat de l'arrivée. La froideur hargneuse de ces pierres étrangères ! et quelle indifférence sur les visages de la foule qui se hâte ! Comme elle est faible et hagarde, elle, la fille, devant l'existence trop sûre ! Que sera-ce ? la course aux leçons, les travaux aléatoires des entre-sois louches, un autre amant, des amants, et sans doute la carie. Car il grandira l'enfant, et il aura fait, et elle le traînera comme un bague un forcal de chaîne. Oh ! vous les femmes, faites des fils pour les casernes, les prisons ou les ateliers, faites des fils et des filles, femmes, et vous serez marquées du signe de honte qui tranche du monde et affame.

Idea lui mordit la bouche et les mains crispées autour de ses épaules, elle dit :

— Mon amant, tu es fort et je suis forte, nous serons tels comme leurs sarcasmes et leur famine. Je t'aime. Par leurs ruses je promènerai mon ventre orqueux avec la route blanche d'angoisse devant les jours futurs. L'épouvante la secoue, suspendue au bord d'un gouffre d'inconnues inquiétudes. Aucune énergie ne la reconforte, car les menaces d'autrefois s'accomplissent, et elle tremble sans confiance parmi des ténèbres de cauchemar. Les lèvres sèches, elle écoute les reproches de la petite ville qui frappent à sa vitre en bande ironique; le monde se venge de ses aines pesantes. Dans la sourde clameur qui lui bourdonne immensément aux tempes, comme des glas d'alarme les dédains et les rires et les mépris sonnent à toutes notes tristes. Les sympathies se sont écartées de la faute, et les gens d'ici jouissent de la chute de sa chair, et l'injurient. Ils s'amuseant du scandale, et ils crient : « Honte au scandale ! » Le silence accable des siens !

— Mon amant, tu es fort et je suis forte, nous serons tels comme leurs sarcasmes et leur famine. Je t'aime. Par leurs ruses je promènerai mon ventre orqueux avec la route blanche d'angoisse devant les jours futurs. L'épouvante la secoue, suspendue au bord d'un gouffre d'inconnues inquiétudes. Aucune énergie ne la reconforte, car les menaces d'autrefois s'accomplissent, et elle tremble sans confiance parmi des ténèbres de cauchemar. Les lèvres sèches, elle écoute les reproches de la petite ville qui frappent à sa vitre en bande ironique; le monde se venge de ses aines pesantes. Dans la sourde clameur qui lui bourdonne immensément aux tempes, comme des glas d'alarme les dédains et les rires et les mépris sonnent à toutes notes tristes. Les sympathies se sont écartées de la faute, et les gens d'ici jouissent de la chute de sa chair, et l'injurient. Ils s'amuseant du scandale, et ils crient : « Honte au scandale ! » Le silence accable des siens !

— Les hypocrites ! — Mais pourquoi briser leurs apparences ? Que ne s'est-elle mariée selon les rites de la Mairie et de l'Eglise, elle aurait pu tromper son époux très honnêtement ! Enfin, les comédiens se divertissent en l'absence du père, les bourgeois se parent de officiers de la garnison, les nobles pourchassent les chanteuses ou les va-chères, et tous et toutes se congratulent, se saluent et s'esiment ! Corrects ils jouent leur comédie, pourquoi donc ce fait brutal, outrageant les précieuses répliques de mensonge.

— Frissonnante, elle pense à l'exil nécessaire. Les clients ont déserté la boutique paternelle; la gêne est là, bientôt la misère, il faut partir. Oh ! les lamentables et cuisants préparatifs. La mise en vente des mobiliers, des linges, des bagatelles si tendres souvenirs d'heures de jadis. Et le sera l'aigre voix des enchères, et la bonne contenance qu'on doit avoir lorsque chaque acheteur emporte une parcelle de votre vie. Puis, le soir, quand les places sont désertes, le départ qui est une fuite.

LES GROTESQUES

Ironiques et joyeux
Coureurs de pantalonnades,
Pour la gaîté de vos yeux,
Pierrot, maître en pasquinades,
Vient d'ouvrir en plein Paris,
Dans des locaux gigantesques
Ou l'on pénètre gratis,
Le Muséum des grotesques.

En ce vaste promenoir
L'ami Pierrot vous convie
A venir en foule, voir
Tous les bouffons de la vie :
Vieilles belles et vieux beaux
A l'accontement burlesque,
Cachant sous leurs oripeaux
Leur vieillissement grotesque.

Riches bourgeois parvenus,
Portant bouffes particules,
Et nimbant leurs fronts cornus
De couronnes ridicules;
Magots caracolonnés
De jupes carnavalées,
Jugeant les emprisonnés
Dans des parades grotesques.

Législateurs, faux Catons,
Lycyrgues problématiques
Se posant en Platonos
Du char de la République;
Vieux retrousseurs de jupons
Aux appétits romanesques,
Clôtraient leurs désirs fripons
Au sein de lignes grotesques.

Artistes de faux talent
Sacrifiant au vulgaire
Rampant et capitulant
Devant le « nerf de la guerre »;
Ratés des lettres, des arts,
Censeurs méchants, pédantesques,
Exhalant en cris de jars
Dépit et bile grotesques.

Pour la gaîté de vos yeux,
Coureurs de pantalonnades,
Etz donc chez le joyeux
Pierrot, maître en pasquinades;
On peut pétrir gratis
Dans ses locaux gigantesques
Ou l'on voit le « Tout Paris »
Vrai muséum des grotesques.

XAVIER PRIVAS.

LE ROI DES FOURBES

Déroulé, me les journaux de cour royale et de sacristie s'efforcent de le roi des fourbes. C'est un fourbe de naissance et de vieille race. Il est venu au monde avec la bosse de la vanité et de la fourberie comme d'autres naissent bossus. Sa loyauté, la soigne, comme une propriété de rapport.

Il excelle à faire l'imbécile, sachant d'instinct, et par les jésuites, que c'est un moyen pour les prétendants de s'introduire dans une place, de s'emparer du pouvoir.

Il ne se dit républicain que quand on l'arrête. Avant, il n'est ni chien, ni loup; ne propage aucune idée républicaine, aucune réforme sociale.

Il se dit plébiscitaire, comme les Napoléon, et les badineurs, sachant que cette forme gouvernementale placerait la République sur le chemin de la monarchie.

De même son bouclier, ou plutôt son manteau de Bazile, est le patriotisme. C'est sous ce couvert qu'il marche. Cent fois déjà, si on l'eût écouté, s'il avait eu la force d'entraîner la foule, il nous aurait jeté dans une guerre nationale sachant aussi que d'une guerre, d'une défaite républicaine peut sortir un roi.

Il se dit républicain, mais veut faire un coup d'Etat militaire et placer la France sous le talon des faussaires et des brutes de l'armée. On trouve, après son arrestation à la caserne de Neuilly, 50,000 francs d'un royaliste sur lui, mais il jure qu'il est républicain et qu'il travaille pour la République... Evidemment, quand il parle on lui amène qu'il est des jésuites et des assumptionnistes, il garde sa restriction mentale et sauve sa loyauté. Je crois même qu'il est au-dessus de ceux qui, pour s'exécuter de mentir devant leur Dieu, ont besoin d'user de cette restriction inventée par Loyola.

Ce roi des fourbes a avoué qu'il savait que le roi Orléans était à Paris le jour de sa tentative de coup d'Etat; mais, a-t-il ajouté, en avouant un fait qu'il ne pouvait probablement pas nier, « si je le rencontrais, je le saiserais au cou et je l'étranglerais de mes mains ».

Il exagère ce qui est archi connu de sa conduite pour le noyer dans la vague incertitude de ce qui n'est pas prouvé.

LOUIS LUMET (1)

(1) « Conversation avec l'Idée », de Louis Lumet. — Chez F. Cerger, Paris.

est honteux qu'elle se soit livrée à tous ces ci-devant, ces nobles, ces muscadins, ces tonsures. Ces gens-là ne peuvent se réduire que par la violence. Il n'ont rien oublié et rien appris. Le sentimentalisme n'a aucune prise sur eux.

De tout temps ils ont considéré le peuple comme une proie, une propriété.

S'ils réussissent à détruire la République ce ne serait pas, à coup sûr, pour améliorer le sort des travailleurs, mais pour l'aggraver. Ils ignorent le sentimentalisme et la chevalerie envers le peuple; et ne pratiquent sur lui que stratagèmes, hypnotisme et spéculations intéressées pour le tromper et le dominer. Nous sommes en guerre civile avec eux. Ils nous détruiront sans pitié s'ils réussissent à être les plus forts.

La République peut devenir indéstructible en entrant résolument dans la large voie de l'égalité sociale tracée par l'anarchie.

Elle n'a rien à craindre des chefs de l'armée, si elle sait faire appel aux simples soldats et aux travailleurs, si elle répare ses lâchetés et ses crimes envers le peuple et les meilleurs de ses enfants. Mais son crédit est limité. Que Marianne se défende!

CONSTANT MARTIN.

CORRIDAS

Dans la campagne que, la semaine dernière, j'ai menée dans le *Journal du Peuple*, contre les courses de taureaux, je n'ai pas eu l'approbation de tous mes camarades. Plusieurs d'entre eux, sans pour cela être des « aficionados » ne sont cependant pas contre ce spectacle qui provoque des massacres.

Un taureau est amené dans une enceinte, en face de cabolins aux habits chatoyants, cambrant le torse, tendant la jambe, dont toute la bravoure va consister à schurr l'animal, en lui présentant un lambeau de soie rouge sur lequel il se précipite, croyant trouver un obstacle et ne rencontrant que le vide, à lui planter dans le cou des harpons qui font couler son sang et qui déchirent sa chair quand le taureau se secoue, et, au moment où ces pitres se trouvent serrés de trop près, à sauter par-dessus une barrière destinée à les mettre à l'abri.

Lorsque la bête est épuisée, incapable de se défendre, un garçon d'abattoir, costumé de telle façon que l'on se pourrait croire en carnaval, fait une entrée majestueuse et s'approchant du taureau hébété, abrité, perdant son sang en masse, il lui plonge à plusieurs reprises un couteau en défaut de l'épaule jusqu'à ce qu'il rouille par terre, aux applaudissements d'une foule d'hystériques en rut, mâles et femelles.

Ceci n'est que la moindre des choses ignobles qui se passent dans un corrido, car il y a aussi le supplice des chevaux, des malheureuses rosses — aux arènes de Deuil, il en avait été acheté six pour quatre cents francs — amonées là, au sacrifice, les yeux bandés.

Au premier coup de corne, on emmène le cheval dans le corral, et là, des hommes prêts à ce travail dégoûtant lui retirent les tripes à poignées, me font de la schure pour arrêter le sang, et, hâtivement, recouvrent le ventre avec des fils d'acier. Le cheval est ensuite ramené sur la piste, jusqu'à ce qu'il reçoive d'autres coups de corne et que, épuisé totalement, il ne soit plus possible de le remettre debout.

Voilà ce qu'est une course de taureaux.

Devant semblables horreurs, il n'est pas possible de ne pas prendre parti. Pour ou contre? Contre, sans aucune hésitation.

Les anarchistes — et c'est leur honneur — ont combattu toujours pour ce qui était juste.

Chevaliers errants du Droit et de la Justice, ils se sont trouvés partout où il y avait une noble cause à soutenir. C'est ainsi qu'on les vit prendre tour à tour la défense des saluts tracasés, des chrétiens d'Arménie massacrés, des juifs persécutés.

La cause qui aujourd'hui nous occupe est aussi une cause juste.

Si on désintéressait-on parce qu'il s'agit là d'animaux? Outre que la raison ne serait pas suffisante, ne sommes-nous pas aussi des animaux, des animaux supérieurs — oh, de bien peu!

La descendance animale forme une chaîne sans discontinuité. Et de quel côté, contrairement aux lois intellectuelles, romptions-nous brusquement la chaîne au chaînon : *Homme*, pour recommencer, à partir de cet endroit, une autre descendance?

paraître être ce raisonnement, il est pourtant simplement logique.

Pour nous, qui considérons les animaux comme « frères inférieurs » — de bien peu, comme nous l'avons dit plus haut — nous sommes très attachés à la question, car, indifféremment, nous prenons parti pour tout ce qui souffre.

Les spectacles que se donne un peuple reflètent sa mentalité, et, à force de voir le sang couler, on en prend une telle habitude que l'on ne fait plus aucune différence entre le sang humain et le sang des animaux.

Il y a, à ce propos, une phrase bien typique prononcée par des bouchers :

« Au moment où Guérin était enfermé dans son immeuble un certain nombre de bouchers avaient résolu de descendre de la Vilette pour le venir dévorer ? Ils le firent savoir, ajoutant que, si le sang coulait, la chose leur était totalement indifférente... habitués qu'ils étaient à en voir. »

Les bueries donnent le goût du sanguinaire, et, en glissant sur cette pente, on ne sait plus où s'arrêter.

Les courses de taureaux, du resto, remontent à l'Inquisition, et il est fort naturel que l'Espagne, qui a gardé l'Inquisition — Montjuich! — ait aussi gardé les courses de taureaux.

Entre le cléricisme et les courses de taureaux, il y a analogie. Le prêtre abrute le peuple; la corrida le deprave.

Un homme qui a des croyances religieuses n'a aucun scrupule à faire souffrir des animaux, car il se considère d'une toute autre essence. Il considère que lui, l'homme, plane bien au-dessus — il est l'image de Dieu — et qu'il est dans son droit de faire souffrir les animaux.

Tous ceux qui se passionnent pour ces boucheries sanglantes, toutes celles qui accourent en foule à la seule annonce que du sang... sont les mêmes, hommes, qui frappent les communistes, prisonniers des Versaillais, femmes, qui leur éventaient les yeux avec leurs ombrelles.

Nous devons réagir énergiquement contre toutes les barbaries, quelles qu'elles soient, et réagir par tous les moyens. Tous sont bons.

Aimer les animaux, n'est-ce pas un achèvement vers l'amour des hommes?

Et puis, nous ne nous bornons pas à protester contre les boucheries d'animaux; nous nous élevons hautement contre les boucheries humaines. Nous avons protesté aussi — et nous continuerons — contre l'appel que chaque année l'on fait des jeunes hommes pour les envoyer aux atouts de la Patrie...

IOAN EMILY

RÉVOLTE

CONTRE L'INQUISITION DU PRÊTRE (1)

LE LIEU ET LES ÊTRES

En l'église Saint-Germain l'Auxerrois étaient là, attendant de comparaitre au tribunal de la pénitence personnifiée par M. l'abbé Charvaque :

Une grosse femme ventripotente, visage enluminé et rond, bajoues adipeuses, lés silencieux surmontés d'un bonnet noir taché de sang et de roses rouges, le corsage pailleté de jais, retenait grand-peine la masse roulante du pétril; quelque froiture ou roussure du quartier. A côté d'elle, un garçonnet, pâlot, blondelet, fluet, uniforme d'un costume collégial à revers et parements bien de roi — son fils peut-être. Une vieille à peau safranée, lassée sur son prie-dieu, égrenant un rosaire avec des pachtulemens et des bredouilles du paroies mi diles.

Près d'un pilier, un bonnet de dentelle entremêlé de nœuds violets; une autre femme lisant un missel; l'air abruti.

Moi.

D'où j'étais assis je voyais — tout le détail de cette journée m'est resté entier dans le cerveau :

Occupant le centre de la croisée latérale droite — au-dessus de la croisée latérale gauche de la croisée; au-dessus visible inférieurement, le découpage polychrome d'un vitrail projetant les rayons solaires sur les dalles, en larges ocellés spécialement bleus.

Lorsque fatigué de contempler les gestes immobilisés de l'icône où étaient figés les physionomies chlorées des disciples et de la, malgré du corps inerte qui, dix-huit siècles après sa décomposition, par l'immense abaissement des hommes le faisant enchaîner, je me tournai vers la chapelle. C'était une entrée dans l'ombre, ombre accentuée entre par la leur chaude et d'or dont le noir du fond se crevait, leur transparent d'une grande verrière, leur dor, lachète de guêles, de sino, le d'azur, de azoullin, et sur laquelle les meneaux, dessinés en épaisseur noire, les sveltes lignes gothiques, s'épanouissant dans l'ogive de la baie comme les mailles d'un enorme fil.

Cette verrière figurait le Christ flammé des deux papes Léon et Grégoire, en costumes rubillants, d'or et de pierres, icones d'enlumures.

(1) Chapitre extrait d'un volume en préparation : « Du Châtiment par la Vie Humaine », de G. Dubois Desaulle.

ement, il est que.
 egras les au-
 e savons dit plus
 à l'aise sar-
 emment, nous
 quiffre.
 me au peuple
 force de voir
 une telle ha-
 us aucun dif-
 ain et le sang
 de phrase bien
 e bouchers :
 cet enlèvement
 certain nombre
 e descendre
 d'œuvre) His-
 ra, si le sang
 totalement in-
 e était à en-
 al du sang
 r cette pente,
 e de resto, re-
 il est fort na-
 g'Inquié" l'En-
 quant aussi gardé
 Les courses de
 e, le vice s'abru-
 e déprave.
 orceaux seil-
 e à faire sou-
 e se considère
 Il considère
 an au-dessus
 e et qu'un des-
 e animalité.
 ionnement pour
 s, toutes celles
 e seule annonce
 e les mêmes,
 e communi-
 e fermes, qui,
 avec leurs om-
 e énergiquement
 ariés, quelles
 e par tous les
 e l'est pas un
 e des hom-
 e horions pas à
 e hénies d'ou-
 e nous hautement
 e. Nous
 e et nous conti-
 e que chaque
 e hommes pour
 e de la Patrie...
 IDAN EMILY

La simplicité de la lumière venant
 lora fait ressortir plus particulièrement
 la masquée de la saleté de l'atelier
 est en richement d'une tapisserie
 paisible et décorée, se garnissant
 de vases aux bouquets de fleurs artifi-
 ciales jamais épuisées : au mur, des
 panneaux magnifiques des saints à peine
 visibles sous la poussière et l'encume-
 nement des moulures chancelantes
 flutées d'or, deux appliques munies de
 quatre maigres cerises jaunes et plantés
 tout de guinguis.
 — Trivialité des fleurs sous globe, des
 bougies de couleurs, meslétique de
 l'âme rapetissée et paromienne ou
 postre.
 En face de l'atelier, le dôme de bois
 du confessionnal dont la statue extérieure,
 où les roches bossées de sculpture allu-
 maient quelques reliquaires, revenait en
 muraille protectrice par devant le volé
 d'audition, au-dessous duquel, dans
 une ombre favorable à l'épouschement,
 se trouvait un banc.
 Sur la droite, la nef, baignée de lumière
 claire par les vitrières blanches—lémo-
 gnages des vandalismes anciens — et
 laissant tomber les éponnes soulées de
 ses piliers, pieds éléphants, fixés en
 leur position par la superstructure
 dont on devinait l'épanouissement à
 l'air, en efflorescence de pierre sculptée.
 Cela sentait la cave, l'encens, un fada
 relent d'antique renfermé, des adora-
 ces de viridités séculaires. A des places,
 la base des murs s'étalait de plaques
 vertes, comme si on avait pu s'y
 s'installer intérieurement ces vétustes pierres
 jaillissant malgré tout, et tarait, par sa
 ve, l'existence anormale de ces choses
 en nos temps.
LES ACTES ET LES PENSEES
 Agencillé sur un prie-Dieu, l'enfant
 se servait de l'appui-bras ainsi que d'un
 pupitre, écrivait son examen de con-
 science. Parfois il levait la tête, un pli
 contracté l'entre-œil et le morosement
 de la lettre inférieure, accompagné d'une
 moue de doute ou d'acquiescement, dé-
 celait la tension attentive de l'esprit dans
 cette lecture intime, et renforçait
 l'expression ordinairement grave de son
 visage.
 L'attitude n'était pas de servile piété;
 cet enfant conversait avec lui-même
 d'une manière entière et franche, avec
 une posture sans affectation; une physi-
 onomie calme, non hypocrite; le corps
 droit et non plié, regardant sérieuse-
 ment devant lui, sans allongement. La
 figure voilée des mains, pour ne pas
 pliant pas la nuque jusqu'à toucher du
 front l'assiette des doigts entretoisés.
 L'œil ne se cachait pas sous le voile pal-
 pébral — simplement le regard candide
 s'élargissait dans l'oisson.
 Naivement classés suivait l'ordonnemen-
 tement ecclésiastique, s'inscrivaient en
 caractères lourds et de forme bien déli-
 bérée, les péchés. En cette mentalité
 naissant les motifs des actes se déter-
 minaient par rapport à l'étalon moral en-
 seigné par l'Église, et suivait la séria-
 tion des 7 péchés capitaux, des 7 vertus théo-
 logales, des commandements divins et
 iglésiaux.
 L'attitude garantissait la sincérité de
 la pénitence. Un regard jeté sur cet exa-
 men de conscience eût fait sourire de la
 naïveté candide de l'enfant et du fait fran-
 che de la terrible prépotence du prêtre, qui
 révélait l'esprit de proie, ayant posé sa
 serre immonde sur cette âme virgine et
 la souillant déjà en soupçon de toutes
 les tares humaines, l'occupant de la ban-
 dière du mal.
 G. DUBOIS DESAULLE.

Pour l'Ecole Libertaire

Pour l'aménagement de son nouveau
 local, le groupe de l'Ecole Libertaire
 demande à emprunter pour un mois,
 deux ou trois établis de menuisier.
 Prière aux camarades pouvant en
 disposer de s'adresser au journal
 dans le plus bref délai possible.

LEUR JUSTICE!

A l'heure où paraîtront ces lignes,
 la justice bourgeoise aura une fois de
 plus accompli son œuvre; elle aura
 libéré la société capitaliste des cris de
 Liberté! poussés par des milliers de
 travailleurs lors de la Manifestation du
 30 août.

Sébastien Faure, Granddier, Henri
 Dhorr et moi-même auront comparu
 devant la première chambre.

Quinze pendant notre incarceration,
 rien dans l'instruction, dans la procé-
 dure d'ait été relevé à notre charge, par
 un tour de passe-passe judiciaire, le
 procureur général aura relevé contre
 Faure et Granddier la provocation à
 l'atroupement, contre Dhorr et moi le
 port d'armes prohibées!

Comme de coutume, après un sen-
 timent d'interrogatoire, après une courte
 parodie de justice, en ayant essayé de
 paralyser le plus possible notre défense,
 nous nous serons entendus condamner
 pour avoir affirmé, sous la troisième
 République, nos idées d'hommes li-
 bres.

Cette condamnation prononcée par
 des adversaires irréconciliables de nos
 idées d'émancipation et de bien-être,
 aura été, une fois de plus, celle de la
 Société Bourgeoise; en nous frappant,

elle aura voulu atteindre en nous, les
 propagandistes libertaires qui font
 entendre partout des paroles de li-
 berté et de justice.

A l'heure où paraîtront ces lignes,
 aura sans nul doute disparu — du
 moins en apparence — toute trace de
 grève au Creusot. Mossier Schneider,
 avec délices et joie, se frotera les
 mains, heureux de l'arrêt de la Wal-
 deck, qui, une fois de plus, aura placé
 sous sa coupe des milliers d'ouvriers
 d'autant plus obéissants qu'ils croient
 avoir obtenu satisfaction.

Reste à savoir, pourtant, si lesdits
 esclaves se seront inquiétés de cela. Si
 moutons résignés, ils ne deviendront
 pas, par le fait des souffrances endurées
 pendant la grève, enragés comme des
 loups affamés.

Reste à savoir si tous, dorénavant,
 bénévolement, se laisseront tondre ras
 par les marloupins proposés à leur sur-
 veillance.

Reste, et ceci est ma façon perso-
 nelle de voir, que tout d'acier avoué-
 ment, les ouvriers de Mossier Schneider,
 devenus clairvoyants, seront de moins
 bonne composition et obéiront plus
 aux mauvais bergers qui sont les gar-
 des-chiourme des usines et mines du
 Creusot.

Pourtant, quoique la grève actuelle ait
 pu être pour ces travailleurs un sérieux
 enseignement, je me permettrai, pour
 peu qu'ils le veuillent bien entendre, à
 leur égard un petit, — oh, tout petit —
 conseil.

Ne dénicher et sa séquelle de gardes-
 chiourme, contre les idées de bien-être,
 mouchards, etc., sont sans aucun
 doute de bien mauvais bergers. Ce n'est
 pas moi qui contredirai à cela loin de
 là. Mais que pensez-vous, grévistes, mes
 frères, de tous ces gens qui ne s'occu-
 pent pas de vous alors qu'ils vous êtes,
 sans protester, exploités, pressurés, par
 le roi du Creusot et sa bande? De ces
 gens qui, aux premiers mots de grève,
 sur votre pays, se sont, telle une nuée
 de corbeaux voraces, abattus, et à grand
 renfort de phrases plus ou moins
 ronflantes, se sont mis à gémir sur votre
 malheur et sur?

Ignorants encore de vos véritables in-
 térêts, vous avez suivi ceux qui les
 premiers sont venus à vous, et qui n'ont
 été révolutionnaires que parce que vous
 n'avez pas voulu.

Si ces gens ont approuvé
 votre projet d'exodo vers Paris, c'est que
 ce projet bien ancré en vous, ils ne se
 sentaient plus la force de vous en dé-
 tourner.
 Donc à cet instant, peut-être, gémissant
 sous le faix d'un labeur trop exté-
 nué, en l'enfer où vous êtes, songez
 vous aux prochains luttes que vous
 aurez à soutenir contre la rapacité na-
 tronale et la brutalité de chiourme des
 larbins du Schneider?

Si c'est cela, gardez-vous bien d'avoir
 confiance en ces gens qui vous passent
 la main dans le dos. Ils ne vous flattent
 que pour mieux vous enlancer eux-
 mêmes ensuite. Sachez qu'il n'est ni bon
 ni mauvais berger, il n'est que des bergers
 tout court, c'est-à-dire des conduc-
 teurs, des maîtres; et que les intérêts
 des maîtres sont en contradiction for-
 melle et fatale avec ceux des travail-
 leurs.

LOUIS GRANDDIER.

Lorsque Marc-Antoine voulut faire
 proclamer Roi son ami Jules César (les
 dépouilles des Gaulois avaient été ré-
 pondant à profusion pour faciliter cette
 opération), ce n'en fut pas moins un
 cri de stupéfaction et d'indignation qui
 s'éleva de toutes les parties du Forum.
 César le comprit; aussitôt il saisit la
 couronne que Marc-Antoine venait de
 lui placer sur la tête et il feignit de la
 balayer aux pieds avec fureur.

Les plébéiens stupides furent dupes
 de cette mascarade et, séance tenante,
 ils acclamèrent, sous le vocable de
 Dictateur, celui qu'ils venaient de conspuer
 comme Roi et ils s'empressèrent
 de lui décerner tous les pouvoirs qu'il
 aurait pu ambitionner le despote le plus
 absolu.

Puissance magique des paroles! Chez
 nous, c'est avec des mots qu'on fait les
 révolutions et c'est encore avec des
 mots qu'on les escamote.
 Est-on las de la royauté ou de l'em-
 pire? On proclame la République, mais
 on se gardant bien de lui enlever les
 attributs du pouvoir.

Bientôt même, pour capter les suf-
 frages populaires, les libéraux se transfor-
 ment successivement, suivant les
 besoins, en radicaux, infratransigents,
 socialistes, révolutionnaires... toutes
 les couleurs de l'arc-en-ciel!

La devise républicaine (Liberté,
 Egalité, Fraternité) cet exécrable men-
 songe en trois mots, orne les frontons
 des palais, des églises, des dépôts de
 mendicité, des prisons et des bagnes;
 elle est même gravée sur les billets de
 banque et les pièces d'or et d'argent,
 comme si la puissance que donne la
 possession de ces valeurs pouvait se
 concilier avec la justice sociale et la
 solidarité humaine!

Serions-nous donc tombés plus bas
 que les Romains de la décadence? Le
 machiavélisme, l'impudence et la four-
 berie seraient-ils devenus les seuls
 guides du Proletariat?

Qu'il se prononce donc une fois pour
 toutes!

ASTORE.

MOUTONS CALMÉS

A l'heure où paraîtront ces lignes,
 aura sans nul doute disparu — du
 moins en apparence — toute trace de
 grève au Creusot. Mossier Schneider,
 avec délices et joie, se frotera les
 mains, heureux de l'arrêt de la Wal-
 deck, qui, une fois de plus, aura placé
 sous sa coupe des milliers d'ouvriers
 d'autant plus obéissants qu'ils croient
 avoir obtenu satisfaction.

Reste à savoir, pourtant, si lesdits
 esclaves se seront inquiétés de cela. Si
 moutons résignés, ils ne deviendront
 pas, par le fait des souffrances endurées
 pendant la grève, enragés comme des
 loups affamés.

Reste à savoir si tous, dorénavant,
 bénévolement, se laisseront tondre ras
 par les marloupins proposés à leur sur-
 veillance.

Reste, et ceci est ma façon perso-
 nelle de voir, que tout d'acier avoué-
 ment, les ouvriers de Mossier Schneider,
 devenus clairvoyants, seront de moins
 bonne composition et obéiront plus
 aux mauvais bergers qui sont les gar-
 des-chiourme des usines et mines du
 Creusot.

Pourtant, quoique la grève actuelle ait
 pu être pour ces travailleurs un sérieux
 enseignement, je me permettrai, pour
 peu qu'ils le veuillent bien entendre, à
 leur égard un petit, — oh, tout petit —
 conseil.

Ne dénicher et sa séquelle de gardes-
 chiourme, contre les idées de bien-être,
 mouchards, etc., sont sans aucun
 doute de bien mauvais bergers. Ce n'est
 pas moi qui contredirai à cela loin de
 là. Mais que pensez-vous, grévistes, mes
 frères, de tous ces gens qui ne s'occu-
 pent pas de vous alors qu'ils vous êtes,
 sans protester, exploités, pressurés, par
 le roi du Creusot et sa bande? De ces
 gens qui, aux premiers mots de grève,
 sur votre pays, se sont, telle une nuée
 de corbeaux voraces, abattus, et à grand
 renfort de phrases plus ou moins
 ronflantes, se sont mis à gémir sur votre
 malheur et sur?

Ignorants encore de vos véritables in-
 térêts, vous avez suivi ceux qui les
 premiers sont venus à vous, et qui n'ont
 été révolutionnaires que parce que vous
 n'avez pas voulu.

Si ces gens ont approuvé
 votre projet d'exodo vers Paris, c'est que
 ce projet bien ancré en vous, ils ne se
 sentaient plus la force de vous en dé-
 tourner.

Donc à cet instant, peut-être, gémissant
 sous le faix d'un labeur trop exté-
 nué, en l'enfer où vous êtes, songez
 vous aux prochains luttes que vous
 aurez à soutenir contre la rapacité na-
 tronale et la brutalité de chiourme des
 larbins du Schneider?

Si c'est cela, gardez-vous bien d'avoir
 confiance en ces gens qui vous passent
 la main dans le dos. Ils ne vous flattent
 que pour mieux vous enlancer eux-
 mêmes ensuite. Sachez qu'il n'est ni bon
 ni mauvais berger, il n'est que des bergers
 tout court, c'est-à-dire des conduc-
 teurs, des maîtres; et que les intérêts
 des maîtres sont en contradiction for-
 melle et fatale avec ceux des travail-
 leurs.

L'AMOUR ANARCHISTE

Le gas était un tâcheron
 N'ayant que ses bras pour fortune,
 La fille, celle du patron,
 Un gros fermier de la commune:
 Mais, ils ne s'en aimaient que plus...
 L'Amour se ficht des écus!

Lorsqu'ils s'en revenaient du bal,
 Par les minuits clairs d'assemblées,
 Au risque d'un procès-verbal,
 Ils faisaient de larges roulées
 Parmi le blé profond et droit...
 L'Amour se ficht de la Loi!

Un jour, tous deux furent priés,
 Elle, son père! et lui, son maître,
 De les laisser se marier;
 Mais le vieux les envoya paître;
 Mais, ils prirent la tête des champs...
 L'Amour se ficht des parents!

S'en furent dans quelque cité,
 Loins des labours et des jachères,
 Passèrent ensemble un été,
 Puis, tout soudain, ils se fâchèrent
 Et se quittèrent bêtement...
 L'Amour se ficht... des amants!

ASPECTS UNIVERSITAIRES

Les horizons où bonhe serait la calme
 vic d'un sédentaire défilent dans le cadre
 des portières. Comme un kaléidoscope
 d'innocentes bonheurs, ils les regarde
 se succéder et songe. Il sonne au néant
 de toute sa jeunesse en allée de ci, de là,
 par heures monotones de collège. Il ro-
 velle le jour triste où, fonctionnaire pré-
 destiné, il recut de l'Etat l'ordre d'aller,
 haurier, se gouver de la science universi-

taire. Ses maîtres sans sympathie, ses
 camarades égoïstes et vains, la soupe
 grasseuse et les fuyats repoussants, il les
 revêtit en une suite d'impressions ma-
 vaises revenues comme autant de bo-
 quels. Il se complait surtout au souve-
 nir de ses révoltes contre l'autorité, de
 ses indignations contre son milieu de
 pèderastie et de vice, de ses haut-le-cœur
 devant la nourriture infâme. Et il euse
 par ces retours aux précédentes énergies,
 la force des énergies futures.

Il doit revenir à la porcherie. Et il y
 revient parce qu'il a contre lui la force de
 l'autorité et la contrainte de l'argent. Par
 avance insurgé contre elles, il regagne
 les chaires du bourgeoisisme pour y en-
 tendre développer la science du Bien et
 du Mal. Il y fera son tri, ayant compris
 que la bourgeoisie elle-même — en lui
 donnant quelque savoir — fourbisait
 l'arme qui lui retournerait contre le sein.

Il connaîtra enfin de plus près encore,
 dans ses bas-fonds, ce microcosme des
 hideurs bourgeoises qui est le grand lycée.
 Il y va donc en attentif gouteur. Il re-
 gardera. Et ce seront là ses « Aspects
 universitaires ».

A NOS ABONNÉS

Nous prions nos abonnés du *Libertaire*
Illustré (2^e série du *Libertaire*), de vou-
 loir bien nous faire parvenir au plus tôt
 le montant de leur abonnement, afin
 d'éviter tout retard ou toute interruption
 dans le service du journal.

EST-CE DU PATRIOTISME ?

On a accusé les internationalistes d'être
 des anti-français, de favoriser les
 puissances étrangères, de vouloir la dé-
 faite et la ruine de leur pays. Parce qu'ils
 ne s'associent pas au cri sanguinaire de
 « Vive l'armée! », on a feint de croire
 qu'ils souhaitaient l'événissement de la
 France et la domination des conquérants
 étrangers.

Comment les anarchistes, qui ont pour
 idéal la liberté universelle, pourraient-ils
 désirer l'asservissement d'un peuple?

C'est justement parce qu'ils condam-
 nent toutes les guerres de conquête que
 les anarchistes sont animés à approu-
 ver toutes les guerres de résistance. Ils
 savent que le militarisme, institué pour
 protéger les gouvernements et servir leurs
 intérêts, fatalise les invasions et les
 guerres de conquêtes, et c'est pour cela
 qu'ils combattent sans merci le milita-
 risme. Mais ils savent aussi que toutes les
 agglomérations humaines, quelles que
 soient leurs mœurs particulières et leur
 degré de développement, ont le droit et
 le devoir de rester autonomes, de choisir
 leurs lois, d'évoluer librement et
 paisiblement, de défendre leur indépendance.

Quand les gouvernements respectifs de
 divers pays se querellent pour la posses-
 sion d'une colonie, l'intérêt des peuples
 serait de ne pas suivre les gouvernements,
 et de pas s'entre-tuer pour leur gloire.

Si, dans ces cas, les gouvernements
 laux, les peuples se laissent à l'esprit
 d'est grâce à l'esprit militaire, à l'esprit
 de conquête, qui a faussé les idées,
 Mais quand un peuple défendant son
 territoire et sa liberté résiste à l'enva-
 hissement, il n'obtient plus à l'esprit de
 conquête, il agit en vertu de l'esprit de
 révolte et d'indépendance.

C'est le cas des Boers résistants à l'in-
 vasion, refusant de se soumettre à l'
 Angleterre, au peuple anglais, puisque
 le peuple anglais désire la guerre de
 conquête, pousse le gouvernement an-
 glais, l'inspire, ou tout au moins s'associe
 à lui.

Comment les révolutionnaires fran-
 çais qui font des vœux pour le Transvaal
 et encouragent sa résistance, pourraient-ils
 souhaiter que la France fut vaincue
 par un autre peuple?

En luttant contre l'esprit militaire, en
 demandant la suppression du milita-
 risme — et ce dans tous les pays — les
 révolutionnaires veulent au contraire as-
 surer l'indépendance des peuples, en ren-
 dant impossibles les causes de conflit.
 Même en supposant que la France,
 comme les vicharistes en témoi-
 gnent la crainte, marche plus vite que
 les autres nations vers le désarmement,
 il résulterait par elle un mieux-être
 matériel et un progrès moral qui consti-
 tuerait, pour sa sécurité et son indépen-
 dance, une garantie cent fois supérieure
 aux armées les mieux disciplinées.

C'est l'esprit militaire qui, il y a 20
 ans, a valu à la France Metz et Sedan;
 c'est l'esprit militaire qui, tout dernière-
 ment, après avoir occasionné un grand
 crime, s'opposait à sa réparation, au
 nom du danger de l'extérieur. Quoi qu'on
 en dise, les militaristes sont, par leur
 caractère même, les ennemis de leur propre patrie.

Si l'esprit de révolte et de liberté était
 substitué à l'esprit militaire, il n'y aurait
 plus, au monde, menace ni danger qui
 pussent s'opposer aux désirs de vérité
 et aux aspirations vers la justice.

**LE CONCILE SECRET
 DES
 JÉSUITES, à Monza**

SOUVENIRS D'UNE LECTURE

L'ouvrage en question intitulé : *Les
 Jésuites*, est, à proprement parler, le
 résumé de la première séance du Con-
 cile tenu par les Jésuites à Monza, en
 Lombardie, où le général autrichien
 Radetzki, avant d'être établi son quartier
 général.

Ce Concile se tint dans les derniers
 mois de l'année 1847 ou au commence-
 ment de 1848, mais, en tout cas, avant
 la révolution de Février.

L'auteur du livre, l'abbé Luoni, raconte
 qu'il est le fils d'un cultivateur aisé de
 la Vénétie.

Séduit de bon heure par les sermons
 chauffés à blanc des révérends pères, il
 se crut prédestiné à la prédication, et
 c'est pour se préparer à ce rôle qu'il en-
 tra comme novice dans l'établissement
 des Jésuites de Monza.

Les Jésuites ont un style si simple, natu-
 rel et sans prétention; le récit présente
 tous les caractères de l'authenticité et
 de la bonne foi. Cependant, au premier
 abord, on est tenté de songer au prover-
 be italien : « Si non è vero, è ben trovato »
 (Si ce n'est pas vrai, c'est bien imagi-
 né).

Mais lorsque, avec le cours des an-
 nées, on a pu s'assurer que les faits pré-
 dits en 1847 ou 1848, comme devant se
 réaliser dans un avenir peu éloigné, s'é-
 taient accomplis depuis avec une régula-
 rité pour ainsi dire mathématique, il n'est
 plus permis de méconnaître la valeur
 et la portée d'un document de cette
 importance.

L'édition de cet ouvrage est devenue
 introuvable; il faut croire que la Société
 de Jésus a dû en faire rechercher avec
 soin tous les exemplaires dans la butte de
 ses ancrages.

Il en existe cependant, paraît-il, une
 autre édition, mais tellement épurée
 qu'elle ne contient plus qu'un cane-
 vas informé de la première, ce qui fe-
 rait supposer qu'elle n'a été mise en
 circulation que pour dépeiner les curi-
 eux.

Dans la première séance du Concile de
 Monza, les Jésuites se montrent infiniment
 supérieurs à ce qu'on les a tou-
 jours connus.

Ce ne sont plus de simples directeurs
 de conscience qui essaient d'avoir l'oreille
 des Princes, ou qui divulguent la confes-
 sion de leurs pénitents à l'instar du Père
 Daubenton, devenu si célèbre pour avoir
 révélé au régent, Philippe d'Orléans, la
 confession du roi d'Espagne, Charles V.

Leur rôle ne se borne plus à intriguer
 au capter des successions; les Rodin
 et les d'Alaigny du « Juff' Erant »,
 d'Eugène Sile, sont dépassés de cent cou-
 dées.

Le Jésuite nouveau style joue avec la
 vertu comme avec le vice; il se sert de
 la révolution aussi bien que de la contre-
 révolution.

Sa doctrine, c'est le machiavélisme
 poussé à son ultime puissance; c'est la
 quinlence de la sclérotéris; la science
 par excellence de l'asservissement; le
 code le plus complet qu'ait imaginé le
 génie de la servitude universelle.

Encore ignorons-nous ce qui a dû se
 passer dans les séances consécutives!

Leone raconte d'abord les luttes qu'il
 eut à soutenir contre les ardeurs de son
 tempérament et comment toute cette
 effervescence s'apaisa momentanément
 par l'effet d'un breuvage anti-aphrodis-
 iaque, sorte de vin cuit, qui on lui fit
 prendre, et dont le secret lui fut ré-
 vélé que plus tard.

Un jour que le Directeur avait frappé
 à la porte de sa cellule et que le néo-
 phyte lardait quelques instants avant
 d'ouvrir, puis s'excusait auprès du visi-
 teur, celui-ci lui rappela que la première
 vertu du religieux était l'obéissance.

Pour l'un mieux prescrire, lui cita
 ce cas analogue où Dieu, pour recom-
 penser un religieux de sa docilité, avait
 envoyé un ange qui avait terminé en
 acte dorce les linéaments de la lettre O
 que ce religieux, dans son empressement
 à ouvrir la porte, avait laissé inachevé.

Leone sourit en se riant contre l'im-
 vraisemblance de cette anecdote, bonna
 à conter à des enfants.

Le supérieur garda le silence, mais la
 suite du récit prouva que cette obser-
 vation n'était pas tombée dans l'oreille
 d'un sourd.

A cette époque, on préparait la cha-
 pelle pour la réception des délégués ap-
 pelés à tenir le Concile.

Leone s'étant rendu dans le cabinet du
 directeur pour le consulter, ne le trouva
 pas chez lui.

Pour se donner une contenance en
 attendant sa retour, il prit un livre
 dans la bibliothèque, mais ne trouvant
 pas la lecture à son gré, il remit le livre
 à sa place pour en prendre un autre
 lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait encore
 deux autres rangées de volumes derrière
 la première.

En jetant machinalement les yeux sur
 la rangée du fond, il lut sur le dos de
 l'un de ces volumes, ces mots qui provo-
 quèrent sa stupefaction : « *Confessions
 des Jésuites* ».

Une force irrésistible le poussa à
 s'emparer de ce volume et à y chercher
 d'une main fébrile l'œuvre qui le concer-
 nait; il y trouva, en effet, le récit cir-

conscience de toutes ses confessions ainsi que les Annotations du Directeur.

Son caractère était étudié au jour le jour et donnait lieu à de nombreux commentaires d'une nature assez peu apostolique.

Rien n'y manquait; ni l'administration du bruyage à base de symphonie ni l'incident de l'Oratoire de l'Église.

Une observation écrite en marge portait que, bien que ce jeune homme pût être considéré comme une acquisition précieuse pour l'Ordre, il y avait lieu néanmoins de le surveiller de très près pour l'empêcher de s'échapper par la tangente, son tempérament répugnant instinctivement à admettre « le caractère de la religion ».

Cette révélation inattendue produisit l'effet d'un coup de foudre sur certains natures ingénues et primesautières; mais au moment où le jeune homme allait poursuivre ses investigations, un bruit de pas se fit entendre dans les couloirs, et le rappela au sentiment de la réalité.

Il n'eut que temps de remettre les livres en place; mais dans son trouble craignant d'être surpris, il sortit immédiatement du refuge dans le cabinet de toilette contigu, qui n'était séparé de la première pièce que par un rideau suspendu à une tringle.

Ce n'était qu'une fausse alerte. Leone se souvint alors du Concile indiqué pour ce jour; ce qui se serait expliqué l'absence prolongée du directeur, occupé sans doute à recevoir ses hôtes.

Le cabinet de toilette communiquait de plain-pied avec la galerie de l'organiste et il n'était séparé de la chapelle que par une petite porte.

Le roulement des chaises annonça l'arrivée des assistants et bientôt la voix d'un orateur se fit entendre.

De la chaire improvisée où il s'était blotti, Leone put assister à la première séance du Concile, dont il entendait toutes les discussions quoiqu'à sa vue ne pût saisir que quelques menus détails à travers les interstices de la porte.

Au moment où Leone fut surpris par la conservation lui fit sentir qu'il n'y avait plus, à partir de cet instant, de sécurité pour sa vie dans la communauté.

Une absence aussi insolite, en pareille occurrence ne pourrait manquer d'avoir été remarquée.

Aussi, bien qu'il fût nu-tête, juges-t-il de la prudence la plus élémentaire de s'échapper au plus vite en sautant par dessus les murs des jardins, et ne lui fut-il un peu rassuré qu'après avoir franchi la frontière la plus proche, qui était celle de la Suisse.

Une fois les premières difficultés surmontées, il parvint à obtenir un modeste emploi chez un lithographe de la Suisse romande; mais il ne tardait pas à être remercié par son patron. « Etes-vous donc mécontent de moi ? demanda Leone. — Pas le moins du monde, répondit le lithographe, je n'ai que du bien à dire de vous, mais il m'est impossible de vous garder à mon service. »

Malgré son instance, Leone ne put en tirer d'autre réponse.

A partir de ce moment, la haine et le culte des Jésuites poursuivit, de maison en maison, ce malheureux jeune homme, sans lui laisser un instant de répit.

Enfin il put se mettre en rapport avec ses parents et en obtenir des subsides qui lui permirent de passer en Amérique; il revint ensuite à Paris, et réussit à faire publier le récit de ses aventures; mais le bruit s'en perdit au milieu des agitations qui suivirent la révolution de février.

Celui qui rapporte ces faits, à la suite d'une lecture hâtive qui date de 1853, n'a pas la prétention de les reproduire avec une exactitude minutieuse dans les détails; il se contente d'indiquer les traits principaux qui ont frappé son attention sans pouvoir malheureusement se rappeler les nombreuses et intéressantes anecdotes dont le récit du narrateur est émaillé.

Il regrette d'autant plus vivement cette lacune de sa mémoire que ces anecdotes se rapportent toutes à des personnages influents du règne de Louis-Philippe, très connus pour la plupart, dont les noms étaient désignés en toutes lettres, en même temps que la source d'où émanait ces renseignements et qui n'était autre, en général, que la confession.

Les Princes et les prélats surtout y sont stigmatisés pour leur avare et sordide, leur vénalité, la corruption de leurs mœurs et leur vanité puérile.

« A mon avis, Guizot doit rester plus protestant que jamais puisqu'il est au pouvoir. Nous l'obligerons, sous cette forme, à nous rendre des services bien plus importants que ceux que nous pourrions attendre d'un homme content d'apostasie. »

Ce dernier avis prévalut en effet dans le concile.

Maintenant, ceux qui ont suivi avec quelque attention la marche des événements, se rappelleront sans doute les fameux sermons, et notamment à l'Académie française, la défense du pouvoir temporel des papes et qu'il fut imité en cela par son gendre, Cornelis de Witt.

L'autre anecdote se rapporte aux missions.

L'orateur venait de lire un travail sur l'organisation de la police occulte que les Jésuites entretenaient dans les départements.

Il avait passé en revue le personnel des médecins, pharmaciens, notaires et fonctionnaires de tout acabit affiliés secrètement à l'Ordre; il venait d'expliquer comment les renseignements fournis par les adeptes étaient contrôlés par les révélations obtenues au confessionnal.

Il n'est pas une seule personne, ajoutait-il, jouissant de quelque fortune dans une localité, sans que son nom soit par sa influence, sur le compte de laquelle nous ne soyons minutieusement renseignés.

Il saisit cette occasion pour recommander une manœuvre au moyen de laquelle la Société augmentait sans cesse ses revenus.

En vos dix provinces, il n'est guère de femme qui, dans le cours de sa carrière, n'ait eu quelque faute plus ou moins grave à se reprocher, ne fût-ce que sous le rapport des mœurs (intrigues galantes, adultère, avortement, suppression d'enfant, etc.).

En vos dix provinces, il n'est guère de femme qui, dans le cours de sa carrière, n'ait eu quelque faute plus ou moins grave à se reprocher, ne fût-ce que sous le rapport des mœurs (intrigues galantes, adultère, avortement, suppression d'enfant, etc.).

Il est adroit (et ils le sont tous) il est méchant (il n'arrache pas à sa pénitente d'occasion l'aveu du grand crime. Au besoin, un autre missionnaire achèvera plus tard l'œuvre chauchée par son confrère.

La pauvre femme, qui est à côté de nous, soupçonne un pareil diable d'être un saint, et elle se confesse à Dieu lui-même qui lui parle par la bouche du saint prêtre, et elle épanche son âme dans le sein de la Divinité.

Dès qu'elle a lâché le secret qui lui pesait, on la tient et on la traîne désormais à l'instar d'une véritable vache à lait.

(A suivre)

Atôme.

Atôme.

Atôme.

Atôme.

Atôme.

Elle a pour actionnaires des hommes politiques considérables et des personnalités diverses, dont des princes touchant du plus près la couronne d'Angleterre.

Le coup du Transvaal est un va-lou-lou qui dévora les dividendes et les poés-devin, ou qui fera la Compagnie écho et Panama.

Et toujours l'Argent fait la Mort. Et les hommes anglais s'apprent à chiffrer les banderoles selon le nombre des cadavres.

Vendredi 6. — Existe-t-elle encore cette Leuque qui devait défendre les droits de l'Homme et du Citoyen ? N'a-t-elle pas succubé dans la débauche des volontés qui suivit la grâce de Dreyfus, après avoir fait de ce résultat mesquin le but suprême de sa carrière ?

Cette association bourgeoise est-elle disparue ? On demande cela vraiment en voyant tous les jours de vains appels, à cette fameuse ligne, pour défendre l'humanité persécutée, tyrannisée.

Je vois des innocents revendiquer la justice. Je vois des malheureux frappés de la honte, dépassant de cent coudes les autres les autres fois déjà scelerés. Je vois un code spécial, monument de honte militaire s'ajoutant à la mort et la souffrance de chaque ligne, de chaque mot. Je vois partout la pensée humaine étranglée, les hommes entravés, la liberté abolie.

Je vois aussi tout un monde social s'agiter, se ruër à l'assaut des injustices peu ou prou légales.

Et la Ligue pour les Droits de l'Homme ne bouge pas. Est-elle morte ? Diabre-telle les centaines de mille francs encaissés ?

Samedi 7. — Une nouvelle de Jean Jullien nous présente le Vendangeur de la Saint-Sylvestre. C'est ici M. Pêchebois qui méprisait les grossières vendanges de la honte, conduit par des soins prodigieux, les raisins de sa treille jusqu'à Thiver, puis les cueille et conserve tant qu'il peut, avec la plus implacable minutie, les grappes peu à peu flétries, peu à peu égrenées jusqu'à ce qu'elles se soient définitivement gâtées ou dépouillées.

Ainsi, tandis qu'à la table de la ferme les vigneronnages galement boivent de longs coups de vin. M. Pêchebois tristement, dans les soucis, l'anxiété et la crainte, éprouve par grain sa récolte de joie. Vendangeur de la Saint-Sylvestre, il a venté son sa-treille comme sa vie, sachant la douleur de vivre au problème jamais plus tard, à celui qu'on n'attend jamais !

— Ne sommes-nous pas tous comme cela, vendangeurs de la Saint-Sylvestre, conduisant nos faims sans assouvissement, nos desirs sans réalisation, nos amours sans jouissance, jus-à-tout toujours plus satisfaites, ne goûtant, comme M. Pêchebois, les fruits gâtés du bonheur que nous ne voulons pas vendanger ?

Dimanche 8. — Pourquoi le peuple est-il si débile que le métemplos sortant de nos bouches différentes lui semble, ici, la vérité, là, le mensonge ? Pourquoi les grèves du Creusot refusant irréductiblement les conditions que leur posait Schneider, conditions qui les trouvaient draconiennes, acceptaient les mêmes conditions proposées par Waldeck-Rousseau (après une visite de Schneider) et s'en rejouissent-ils comme d'une victoire ?

Peuple! moule! quand cesseras-tu d'être le moule ?

Lundi 9. — Nous sommes loin des temps où Mercier-le-creme parlait des querelles byzantines. Ce procès de Rennes, venu depuis, a fait s'expanser l'ou-trecuidante vanité de ces ânes galonnés qu'on nomme généraux :

« Je sais, aussi bien par les leçons de l'histoire que par mon expérience personnelle, que la nation qui ne s'appuie pas sur une armée solide est mise pour la décendance, que tout se tient, que la décadence militaire est immédiatement suivie de toutes les autres, politique, commerciale, artistique et littéraire. Il en a toujours été ainsi, et les réveries « humanitaires » n'y changeront rien. »

Ainsi donc, basant sans doute son appréciation sur cet acome horrible que du plus pulvérisé fumier s'élevaient les plus belles fleurs, le Metzinger conclut que de la plus honteuse pourriture, le militarisme, doivent essorer les plus magnifiques œuvres sociales. Le militarisme s'attribue là le trop beau rôle de fumier fécondant, alors qu'il n'est, en vérité, que du fumier infect, une plaie dévorante, destructrice de tout sans organisme.

Pourtant, si les « réveries » des humanitaires ne peuvent rien changer à cela, les « actes » des humanitaires pourront être plus efficaces.

Mardi 10. — Mme Klobb se jette dans les bras des ignobles individus qui tiennent des couronnes aux meurtriers de son mari.

Elle a raison. Lorsque Voulet a massacré des nègres, le fait Viollet et éventré des femmes, Mme Klobb a échappé à ce cruel traitement. Elle doit de la reconnaissance aux bandits blâmes.

L'HOMME.

MUSÉE DE LA PENSÉE

KIRISSYS. — Tout bon citoyen ne doit pas obéir aux lois; principalement à celles qui ont l'approbation générale ?

PIMP-UIS. — Vous parlez là de l'approbation des sots.

ARISTOBIANE. (Les Harangues.)

Le sort de l'homme n'est point à plaindre s'il ne sort point de son état.

Plus un Etat est corrompu et plus on y fait de lois.

CE QU'ON APPELLE UNION DANS UN CORPS POLITIQUE EST UNE CHOSE TOUJOURS ÉQUIVOQUE.

Une vraie union sociale est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties concourent au bien général de la société. Mais le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance; et si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais deux corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il y a des sottises parfaitement habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

Les grandes fortunes sont faites d'in-famies, les petites de saletés.

C'est à dire, qu'en un mot, par ce temps il saugruin.

L'esprit s'étend et s'augmente par le seul exercice de la pensée; peu de personnes en font usage. Ces gens nous un talent qui se repose que de savoir penser.

AGITATION

Après la grève. — Un magnifique élan de solidarité s'est produit ces temps derniers, dans l'imprimerie, la malheureuse coproduction des margueurs-pointeurs, de ceux-là même qu'on appelle les « parias de l'imprimerie », qui s'élèvent, et s'élèvent, perchés sur des escabeaux, dans d'inhabiles caves, baplisés ateliers par d'infâmes exploités, ces misérables tellement affligés par la misère qu'on ne les dit jamais capables d'un mouvement de révolte, s'étaient soudainement mis en grève. Malgré les efforts désespérés qu'avaient faits, pour les retourner, les patrons et aussi, malheureusement — il faut bien le constater — des ouvriers comme eux : les conducteurs.

Les revendications des margueurs-pointeurs n'avaient rien d'exagéré; ils réclamaient simplement une augmentation de dix centimes par heure, une gratification pour les heures supplémentaires et un repos (bien gagné) après vingt-quatre heures de travail.

Malheureusement, ce beau mouvement de révolte fut habilement détourné par des hommes dont c'est le métier.

Maintenant que la lutte est suspendue examinons les résultats acquis. Les margueurs-pointeurs se sont mis en grève, pour ne pas faire plus de vingt-quatre heures consécutives, de travail. Or, nous voyons à l'heure actuelle, dans certaines maisons, comme l'imprimerie Quentin, les margueurs obligés, sous peine de perdre, de faire trente-six heures et de travailler le dimanche. Il leur est défendu par le procès, de se faire remplacer. Ils font jusqu'à cent sept heures dans une semaine et par ce surmenage im-bolite et intéressé, privent un grand nombre de camarades du bénéfice de la grève.

Dans d'autres maisons l'imprimerie Capmont, par exemple, les margueurs furent remplacés par des hommes travaillant à bas prix, recrutés pour la plupart dans une ignoble maison dont le nom nous a déjà servi. Ces malheureux, d'ailleurs, étaient prêts à tous les sacrifices pour sortir de ce lupanar où le nom patronal remplace le gros numéro. A l'imprimerie Lathur également, des malheureux brocheurs furent brutalement sommés de descendre aux machines remplacer les grévistes; cependant M. Labure reconnaissait très bien qu'il était difficile de vivre avec les quatre francs qu'il donnait. Il refusait néanmoins, d'adhérer au tarif syndical, disant que cela lui ferait une augmentation annuelle de dépense, d'une quarantaine de mille francs et qu'il ne voulait ne lui verserait pas un sou de plus.

Nous pouvons dire sans parti pris, et sans crainte d'être démentis par nos camarades, que ce beau résultat est l'œuvre des éminents membres de la fédération qui, eux, qui nous ont prêté leur précieux concours. Nous demandons à M. Keufer, gros légume de cette fédération, qui parade un jeu de mot sur le mot de la fin dans les réunions, à la grande satisfaction des patrons pour endormir à malheureux qui réclament le droit de vivre et à son compère Harrold, l'éminent candidat socialiste du quatorzième, s'ils ont travaillé pour les margueurs-pointeurs ?

Vous, Keufer, qui voulez faire des concessions aux patrons pour ne pas froisser leur susceptibilité et voter comme vous dites si bien, couper la poire en deux, sous prétexte que l'on pourrait recommencer l'année prochaine — ce qui n'est pas prouvé — désévous satisfaits ?

Et vous, Harrold, qui disiez que « le parol » étaient des femmes et les écrits des mâles », pour nous faire exiger des patrons un engagement de 3 à 5 ans avec leur signature, cela sur papier timbré, pourquoi quelques jours plus tard avez-vous dit que la signature était un mal (sans et cette fois),

qu'il ne fallait plus l'exiger ? Tout cela parce que M. Chaix se refusait à signer. Il prétendait que sa parole devait nous suffire. Or, malheureusement pour nous, M. Chaix, chef d'une précédente grève qui avait été chassé lui, nous avait déjà donné sa parole. Nous avons été à même d'apprécier ce qu'elle valait.

Vous voulez menacer le chef de cette affaire maison, à l'aspect sinistre, aux portes toujours fermées, où les malheureux exploités sont traités plus durement par d'obscurs patrons châtournés, que des prisonniers de maison centrale ? Pourquoi ? Parce que votre métier est de fomenter des mouvements dont vous savez l'issue — habilement, il faut en convenir — toutes sortes d'avis graves pour vous et non pour les travailleurs qui ont la naïveté de vous écouter.

Malheureusement pour nous, nos camarades s'y sont laissé prendre; mais nous espérons, maintenant, qu'ils vous ont apprécié à l'œuvre — qu'ils seront plus clairvoyants.

LOUIS GEORGE.

PROVINCE

Bourges

Nous insérons ci-dessous la protestation d'un camarade de Bourges, en laissant bien entendu toutes réserves, quant à l'application de l'enseignement ni laïque de l'Etat, à trop peu de choses près aussi néfaste que celui de l'Église.

Instruction laïque gratuite et obligatoire.

— Un de mes camarades envoyait, le lundi 2 octobre, pour la première fois, sa fille âgée de 5 ans, à l'école communale de Cours-Charrieux à Bourges, dirigée par Mlle Delpencelle. Quelques jours après, le soir, elle apporta à ses parents, de la part de la maîtresse-adjointe une petite note sur laquelle étaient mentionnés les articles de classes à fournir et dont le total se montait à 1 franc, somme que le père devait dès le lendemain remettre à sa fille. Il paraît qu'il laissa classer, il est d'usage de demander de temps à autre aux familles certaines petites sommes sous le prétexte de fournitures scolaires et que si les enfants ne donnent pas l'argent convenu, on ne s'occupe pas de leur instruction et on les laisse à l'écart. Le père de la fille est ouvrier et gagne cinquante-cinq sous par jour. Il a trois enfants à élever, il a donc juste de quoi ne pas mourir de faim.

Essuite, le comportement faible, il est fréquemment malade et tout dernièrement, il n'a pu travailler pendant assez longtemps et a été obligé de demander un secours au maire qui lui a envoyé probablement aux calendes grecques sur le motif qu'il n'était pas capable de payer. Le père de la fille est ouvrier et gagne cinquante-cinq sous par jour. Il a trois enfants à élever, il a donc juste de quoi ne pas mourir de faim.

Après cela, on s'étonne que les écoles régagnent leurs frais en concurrence aux labours.

La République a décrété l'instruction primaire, obligatoire et gratuite.

Qu'est-ce que la gratuité ?

COMMUNICATIONS

Convocations

PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION LIBERTAIRE

SOIRÉE ARTISTIQUE

PETITE CORRESPONDANCE

G. O. Orléans.